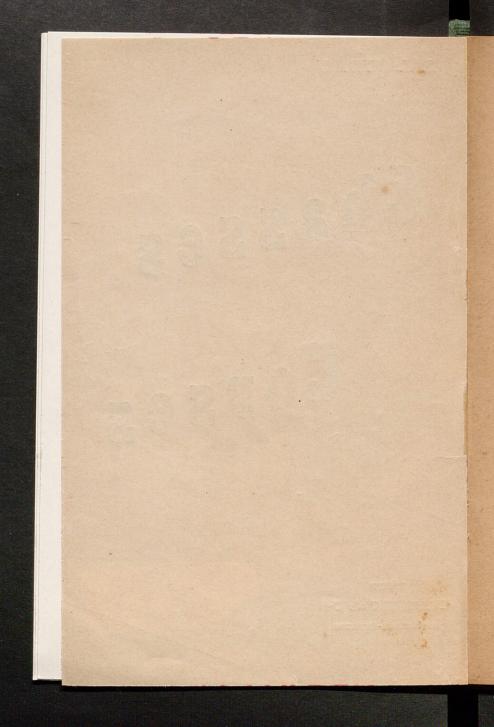
L. de VIDAU

# Chasses

Corses

PARIS
PAIRAULT & O

IMPRIMEURS-KOPTEURS



CHASSES CORSES



L. de VIDAU



# Chasses Corses



PAIRAULT ET Cie LIBRAIRES-ÉDITEURS 3, PASSAGE NOLLET, 3







# APERÇU GÉNÉRAL

I

Chasseurs parisiens, qui entretenez à grands frais des réserves de chasse, et qui êtes fatigués de vos monotones tueries; Nemrods cosmopolites, qui passez une partie de l'hiver sur le littoral de la Méditerranée, c'est à vous que je m'adresse: Allez en Corse, vous y trouverez un pays de chasse admirable; vous tirerez moins que dans vos réserves, et vous vous fatiguerez davantage, mais quelle variété! quel imprévu! Vous pourrez dans la même journée chasser la grosse bête dans la montagne, tirer la perdrix

dans le maquis et la bécassine dans le marais.

Si vous êtes artiste, si vous aimez les sites pittoresques, à chaque pli de terrain apparaîtra à vos yeux émerveillés, un charmant et nouveau paysage, d'un caractère tour à tour riant ou grandiose.

Votre œil de chasseur sera charmé par l'aspect primitif de la végétation, formant tantôt des bouquets touffus d'arbousiers, de myrthes, de bruyères, tantôt des clairières, des cirques bordés de gros lenstiques aux troncs noueux, et semés de plantes aromatiques.

La réserve de chasse est presqu'inconnue en Corse; c'est à peine si on compte trois ou quatre propriétés gardées dans toute l'île.

Les classes aisées s'adonnent fort peu au plaisir de la chasse. Peu de paysans aussi la pratiquent, mais les chasseurs de profession sont de terribles exterminateurs.

Le paysan corse qui chasse prend

rarement un permis. Règle générale! Chassez en Corse aux environs des villages où sont établies des brigades de gendarmerie, et passez indifférent dans les contrées qui sont éloignées de la zone de surveillance des bons gendarmes.

Allez dans cet admirable pays, vous y trouverez une population aimable dans les villes, très serviable dans les campagnes, et si, par impossible, vous y rencontriez quelque bandit, il sera le premier à vous donner de bons renseignements. S'il vous croit un personnage influent, il pourra vous importuner pour avoir votre protection.

Pendant l'hiver de 1868, étant officier d'infanterie en garnison à Saint-Etienne, j'allai en Corse pendant les mois de novembre et de décembre, avec l'intention de m'y livrer à mon plaisir favori; mais le port du fusil était prohibé; on ne pouvait y chasser qu'une fois par mois, au jour indiqué par un arrêté du préfet. La passion

étant chez moi plus forțe que la prudence, j'avais imaginé de chasser en tenue militaire, espérant, qu'en cas de rencontre avec la gendarmerie mon uniforme m'aurait assuré l'impunité.

Un jour que je chassais aux environs d'Aléria, je vis venir vers moi un paysan de bonne tournure, armé d'un fusil à piston. Il m'aborda avec politesse et me demanda la permission de m'accompagner. Il me dit qu'il avait servi et qu'il s'était retiré avec le grade de sergent.

Je lui appris que j'étais en garnison à Saint-Etienne. En me quittant, il me demanda mon adresse, que je lui donnai volontiers.

Peu de temps après ma rentrée dans ma garnison il m'écrivit, pour me prier de le mettre en rapport avec un armurier, qui aurait à lui confectionner une arme spéciale. Les indications qu'il donna étonnèrent l'armurier, qui me demanda si celui qui la commandait avait l'intention de chasser le tigre. Je le priai de se conformer aux instructions reçues. L'arme fut fabriquée, expédiée, payée. D'autres commandes de même nature suivirent la première.

Après la guerre, je retournai en Corse, aux environs d'Aléria. Un matin, je me disposai à partir pour la chasse, lorsque des paysans qui habitaient la bourgade où je m'étais arrêté, vinrent me dire que le fameux bandit S.... venait d'être découvert et tué dans une maisonnette des environs par la gendarmerie.

Ce bandit était légendaire; on racontait mille anecdotes curieuses sur ses amours, sur la générosité intermittente de ses procédés, sur les innombrables embuscades qu'il avait éventées. Poussé par la curiosité, je me rendis à la maisonnette en question. J'obtins facilement du sous-officier qui commandait les gendarmes, la permission de voir le cadavre du bandit.

A peine avais-je pénétré dans la chambre où il reposait, que je reconnus ma connaissance de 1868. Près de lui, contre le mur, était posé son fusil. Je le pris dans mes mains, il était très lourd. Je l'examinai attentivement et, sur les platines, je lus le nom de l'armurier de Saint-Étienne.

C'était moi qui avais armé le bandit. Bien mieux, une dizaine de fusils, du même modèle, avaient été fabriqués et envoyés en Corse par le même armurier.

#### II

L'auteur de ces lignes se propose de présenter la physionomie spéciale de la chasse à tir en Corse, ses particularités curieuses et intéressantes, certaines habitudes du gibier, et le résumé très succinct de ses impressions pendant vingt-cinq années de chasse dans l'île.

On trouve, en Corse, à peu près toutes les variétés de gibier sédentaire et de passage qui existent dans le midi de la France, en Italie et en Algérie.

Il n'y a point de lapins de garenne. On m'a affirmé que différents essais infructueux avaient été faits pour les y acclimater.

Le loup y est inconnu.

Il y a en Corse une grande quantité de renards, d'autant plus grande qu'on ne les chasse point.

Le lièvre corse a le poil d'un gris plus foncé que le lièvre du continent; il est plus petit, mais d'un goût exquis.

Les sangliers, très nombreux, ont à peu près la taille de ceux d'Algérie, plus petits que ceux de France.

Le cerf très rare. On n'en trouve que sur la côte orientale. Je n'en ai jamais rencontré.

Enfin, le mouflon, le fameux mouflon corse; il ressemble à l'isard des Pyrénées et au chamois des Alpes, mais il a le poil plus brun que ce dernier.

Pour passer au gibier à plume, nous remarquons qu'il n'y a pas en Corse de perdrix grises. Il paraît que ce gibier ne peut pas y vivre et s'y reproduire.

On y trouve la perdrix rouge, de grosse et de petite espèce, et la bartavelle, très rare, qui n'est pas, comme pensent beaucoup de personnes, une perdrix rouge, mais un oiseau aussi gros qu'une pintade et d'un plumage ressemblant à celui de la perdrix grise.

Elle n'habite que les sommets de l'intérieur de l'île.

La caille qui y arrive en avril, est très abondante dans les plaines de l'est. Elle en repart en octobre. Quelques-unes hivernent dans les landes des bords de la mer.

Pour passer aux oiseaux migrateurs; nous avons en Corse, la bécasse très abondante, lorsque le temps favorise les arrivages. Les canards sauvages de toutes les espèces et en général tous les oiseaux connus en France: bécassines, râles, poules d'eau, chevaliers, macreuses grèbes, etc., etc.

La poule de Carthage est assez rare.

La grives et les merles migrateurs de toutes espèces. Ces oiseaux doivent leur réputation à la nourriture qu'ils trouvent en Corse.

#### III

L'ile, vue d'un son ensemble, est un vaste pâté montagneux qui présente la figure de l'ensemble des arètes d'un immense poisson, dont la tête serait au nord, et la queue au midi.

Les montagnes figurant l'arète du milieu, sont les plus hautes. De cette arète du milieu partent un grand nombre de contreforts, de moins en moins élevés, à mesure qu'ils se rapprochent de la mer et formant entre eux, une grande quantité de grandes et petites vallées.

Il ressort de cette configuration de l'île, que la chasse y devient d'autant plus facile, que l'on se rapproche le plus de la mer.

Sur la côte orientale de Bastia à

Porto-Vecchio, règne une plaine, formée par des terrains d'alluvion, dont la largeur varie entre un et dix kilomètres.

Dans cette plaine se trouvent plusieurs étangs très giboyeux, et, près de la mer de grands marais où le gibier abonde.

Les principaux de ces étangs sont: l'étang de *Biguglia* près de Bastia; ceux de *Diana*, d'*Urbino*, et *del Sale* dans les environs d'*Aléria*,

C'est sur cette côte orientale et sur les mamelons qui la bordent, que l'on trouve les cantons les plus giboyeux; malheureusement, la malaria y règne de juillet à octobre.

Après les grandes pluies de la fin d'octobre ou du commencement de novembre l'air y redevient excellent et les fièvres paludéennes, n'y sont plus à craindre.

La côte occidentale est moins bien partagée, mais, de St-Florent à l'île Rousse, on trouve une contrée peu habitée et très giboyeuse. Le difficile est d'y trouver un gîte. On pourrait se faire suivre par un mulet portant une tente de campement, qui, vous permettrait de vous arrêter où vous voudriez, à moins que vous ne préfériez coucher dans une des deux petites villes citées plus haut et vous rendre le matin en voiture, sur le terrain de chasse.

Si, étant décidé à faire une excursion cynégétique en Corse, vous êtes indécis sur l'époque à laquelle vous l'entreprendrez, je vous conseille de débarquer dans l'île du 20 au 25 novembre et d'y rester jusqu'au 15 ou 20 décembre.

Entre ces deux dates, se produiront certainement au moins deux passages de bécasses, qui duront chacun plusieurs jours.

Si vous n'êtes pas trop en déveine, (il faut tout prévoir en fait de chasse), ils vous donneront des plaisirs auxquels vous n'êtes pas habitué.

# LA PERDRIX, LA CAILLE

La chasse à la perdrix dans un pays aussi accidenté que la Corse, est forcément fatigante, surtout lorsqu'on la pratique sans être guidé par une personne du pays.

La première préoccupation d'un chasseur étranger doit être de chercher un guide expérimenté.

Si ce guide remplit ses fonctions avec zèle, il lui épargnera les fatigues inutiles et le conduira aux cantons giboyeux.

Le chasseur corse, emploie un bon moyen, pour ne pas se fatiguer inutilement:

Il se rend avant l'aube, sur le terrain où il a l'intention de chasser, se place sur un point culminant d'où il puisse voir et entendre autour de lui dans un rayon aussi étendu que possible, et attend patiemment le moment ou les perdrix rappelleront.

L'heure est pleine de charmes, le silence est solennel; les bruits de la nuit ont cessé; la nature semble se recueillir en attendant l'arrivée de son seigneur et maître, le soleil, qui va se lever, et, de son ardent baiser, faire miroiter toutes ses richesses.

Les mamelons voisins se dessinent petit à petit, en grosses masses sombres, les étoiles disparaissent graduellement, le ciel n'est pas encore bleu, il est grisâtre.

Une ligne orangée paraît au levant et monte lestement à l'horizon. Le chasseur commence à percevoir le ton vert des arbustes qui l'entourent.

Bientôt, sur l'un des versants voisins, il entendra le rappel des perdrix, d'abord un peu espacé, ensuite précipité. La compagnie après avoir rappelé quelques minutes, se lèvera compacte, fera un petit vol de cinquante à cent mètres. Le chasseur cherchera à reconnaître l'endroit où elle se sera posée, mais, s'il n'y parvient pas, il n'aura qu'à la chercher dans un rayon très court, autour de l'endroit ou elle aura chanté ou rappelé. Lorsqu'il fera grand jour, il se mettra en chasse.

Lorsque le chasseur aura trouvé la compagnie, les oiseaux, partiront le plus souvent l'un après l'autre et dans des directions souvent différentes. Il remarquera les remises et se tracera mentalement l'itinéraire à suivre pour aller des unes aux autres avec le moins de fatigue.

Ce petit travail mental, est très important dans un pays aussi accidenté que la Corse.

C'est alors que commencera le rôle de son chien.

Les chiens d'arrêt qu'emploient les paysans corses, proviennent souvent de croisement entre des chiens d'arrêt français ou italiens et des chiens de berger du pays.

Le chien de berger corse, vivant

toujours en plein air, été comme hiver, prend l'habitude de chasser pour son plaisir et de chasser toujours. — Ses instincts dans ce sens se développent souvent d'une manière extraordinaire.

J'en ai rencontré de biens curieux spécimens, n'ayant rien des allures classiques des chiens français ou anglais bien dressés, mais, déployant dans la recherche du gibier, les ressources d'une intelligence de la chasse hors ligne. — Un souvenir me vient à l'esprit à ce propos.

Il y a de longues années, j'eus besoin d'un chien d'arrêt en arrivant en Corse. On me dit qu'un paysan d'Oletta en avait un à vendre. Il avait appartenu à un vieux chasseur, mort récemment.

Je pris rendez-vous pour l'essayer. On m'avait prévenu que le chien était vieux et qu'il ne rapportait pas.

En arrivant au rendez-vous, je trouvai mon homme assis sur un rocher; il avait auprès de lui un chien blanchâtre, assez laid, la tête d'un chien de berger, les oreilles coupées, la queue grosse et poilue.

Il paraissait attendre un ordre, car ses yeux regardaient fixement ceux d'Antonio, le paysan qui l'avait amené.

- Bonjour Anto, allons dépêchonsnous, le soleil va chauffer, il faut profiter des bonnes heures de fraîcheur.
- Ne soyez pas si pressé *Scio Luiggi* (Monsieur Louis), il faut d'abord que Colombo aille s'informer. Soyez tranquille, il ne nous apportera que des renseignements sérieux.
- A tè Colombo, dit-il. A cet ordre le chien s'élança dans le maquis voisin; nous le perdîmes de vue un moment, puis, nous l'aperçûmes dans une clairière, il quêtait très consciencieusement, puis il disparut.

Allons partons, dis-je à Antonio, si nous ne suivons pas le chien nous allons le perdre, et adieu la chasse!

- Nous ne devons bouger, me dit mon compagnon, que lorsque Colombo reviendra nous dire qu'il a trouvé la compagnie de perdrix. Peutêtre reviendra-t-il bientôt, il faut avoir la patience de l'attendre.

Colombo revint, nous regarda en remuant la queue et articula quelques cris joyeusement inquiets.

- C'est le moment, me dit Antonio, nous n'avons qu'à suivre le chien, il va nous conduire directement au gibier. Il vient nous dire qu'il l'a trouvé.

Colombo prit les devants, nous conduisit, sans hâte, sur un des versants voisins; nous le vîmes bientôt marcher prudemment dans la direction d'une clairière et tomber en arrêt.

Une grande compagnie se leva avec le bruit à la fois sonore et strident que l'on sait. Deux coups de fusil partirent et firent deux victimes qui tombèrent en tourbillonnant au plus épais du maquis.

— Suivez Colombo, il va vous conduire à la pièce, me dit Antonio, je vais chercher la mienne.

Colombo m'y conduisit; il se mit à

la lécher en me regardant sournoisement. Je la ramassai et vis Antonio qui revenait vers moi:

— J'avais oublié de vous dire que lorsque Colombo se sait hors de la vue du chasseur, il croque le gibier, dont il est friand. Quand, dans sa tournée préparatoire, il trouve une pièce blessée ou démontée, son affaire est claire.

Je chassai trois mois avec ce curieux animal. Obligé de rejoindre mon régiment, je le laissai en Corse. Je ne le revis plus, il mourut peu après de vieillesse et de fatigue, sans doute.

La perdrix qu'on rencontre en septembre et octobre dans les terrains découverts, dans les chaumes, dans les champs en friche, dans les vignes, prend d'autres habitudes en novembre et décembre.

Les arbousiers des maquis sont couverts à cette époque de baies dont elle est friande. Ces fruits rouges et savoureux, tombent lorsqu'ils sont arrivés à maturité et attirent toute la gent ailée du voisinage. La perdrix, elle aussi, s'enfonce dans le maquis, à la recherche de son fruit de prédilection.

Comme très souvent, l'élévation des arbustes de ces maquis est trop grande pour que l'on puisse tirer, ni même voir voler les perdrix, il vous est nécessaire au préalable de les en déloger et de les forcer à aller se remiser dans un endroit moins fourré.

Certains chiens corses remplissent ce rôle avec intelligence.

Si vous chassez dans la plaine orientale de l'île, cherchez les perdrix sur les premiers mamelons au-dessus des plaines.

Sur la côte occidentale, il y a une région montagneuse très giboyeuse, dont il a été déjà parlé dans le premier chapitre de cette étude. Il y a là une suite de mamelons et de rochers titanesques, qui, vus de la grande route, du côté de la mer, constituent le plus admirable panorama qu'il m'ait été donné de contempler.

Cette suite de hauteurs aux sombres

maquis, coupée de grandes masses rocheuses et abruptes, avec la mer bleue, vue dans les intervalles, le matin ou le soir, lorsque le soleil est bas à l'horizon et que les ombres sont vigoureuses, est unique au monde. J'y passe tous les ans depuis bien longtemps, et chaque fois, je m'y arrête, saisi par l'admiration.

Cette contrée est presque inhabitée. Vous n'y verrez guère que quelques troupeaux de chèvres disséminés dans les maquis.

Vous regarderez curieusement la silhouette de quelques-uns de ces animaux se profilant en noir sur le bord d'un précipice.

Vous vous demanderez où est le berger, qui lui, accroupi, invisible, derrière une touffe d'arbousiers, vous regardera silencieusement.

Si vous l'apercevez, parlez-lui amicalement, faites-lui quelques petits cadeaux, vous ne le regretterez pas.

Le paysan corse est l'ami des étrangers. On ne trouve pas chez lui, cette sourde haine, que nourrit tout paysan en France, contre l'étranger à sa commune et en général contre le bourgeois.

La chasse à la caille en Corse, n'est pas à conseiller à un étranger. Elle ne peut se pratiquer avec fruit, que pendant les mois où règne la malaria.

J'y ai chassé dans cette dangereuse saison, mais, seulement dans la partie qui avoisine Bastia, où je rentrais coucher le soir, et je me gardais bien de céder à la tentation de faire la sieste au milieu du jour.

### LA BÉCASSE

Les arrivages de bécasses, ont lieu en Corse, à des époques déterminées.

Il y en a généralement trois par saison, qui ne durent que quelques jours seulement.

Le premier a lieu au commencement de novembre, ou, dans le courant de la première quinzaine de ce mois.

Le second a lieu du 20 au 30 novembre.

Le troisième dans la première quinzaine de décembre.

Il faut remarquer que je me sers du mot arrivage, et non de celui de passage, car une notable partie des bécasses qui arrivent en novembre et décembre, séjournent dans l'ile, jusqu'à l'époque de leur retour dans le Nord.

Cela tient sans doute à cette particularité, que, l'on trouve en Corse des climats très variés, depuis celui de la Norvège, jusqu'à celui de l'Algérie, suivant la différence d'altitude et d'exposition.

Dans le courant de l'hiver, la bécasse monte ou descend, suivant la température. L'expérience a fixé les lois de ces déplacements, nous les étudierons plus loin.

Un ciel sans lune, ou nuageux pendant la première partie de la nuit, sont des circonstances très favorables aux arrivages, ainsi que les vents du nord, de l'est surtout, et même ceux de l'ouest pour certaines parties de l'ile.

Après une perturbation atmosphérique, se produisant aux époques cidessus désignées, après une bourrasque, une pluie, une chute de neige, un coup de vent, ou simplement une nuit obscure, ont trouve des bécasses

dans les bois, dans les vignes, dans les bois marécageux des plaines, dans les maquis et jusque dans les fentes des rochers.

Après cette première station, qui ne dure qu'un jour ou deux, les bécasses se cantonnent dans les lieux élevés, ou elles resteront tant que la température ne sera pas assez refroidie, pour congeler la terre et les empêcher de la fouiller de leur long bec, pour y trouver le ver dont elles sont friandes.

Chose singulière: au moment de l'arrivée de ces oiseaux, ils se posent toujours dans les mêmes endroits. Allez l'année prochaine, à l'endroit précis, où, cette année, vous aurez trouvé une bécasse, vous y trouverez une autre bécasse.

L'émigration des bécasses a lieu du nord au midi. La direction qu'elles prennent est soumise à des lois assez mystérieuses, mais à force d'observation, on est parvenu a en fixer quelques-unes. Il est hors de doute que, si au moment de leur migration annueile, les pays où elles ont l'habitude de s'arrêter sont couverts de neige, ou s'il y règne un froid assez vif pour congeler la terre, ces oiseaux font un crochet vers l'est ou vers l'ouest, suivant les vents qui règnent.

Lorsque l'hiver est hâtif, et qu'il tombe de la neige au commencement et dans le courant de novembre dans l'Europe centrale et dans les Balkans, le passage en Corse, non seulement des bécasses, mais des autres oiseaux migrateurs est très considérable.

Lorsque l'hiver est tardif, et que le froid arrive dans ces contrées, après les époques habituelles des migrations, le passages est moins considérable, et, l'ile ne voit sans doute arriver que ce qui lui vient directement du nord.

Quant aux béeasses qui traversent la Méditerrannée, il est certain que les vents et les mauvais temps, peuveut les faire dévier de leur chemin, et, déterminer à s'arrêter dans l'ile, ceux de ces oiseaux qui se dirigent vers l'Afrique, l'Italie ou l'Espagne.

La bécasse est arrivée dans l'ile; si après un repos très court, elle ne poursuit pas son vol, vers le midi, elle y séjournera tout l'hiver. Le moment est donc venu, d'étudier les habitudes qu'elle y contractera.

Peu de jours après son arrivée, l'oiseau au long bec, se cantonne dans un endroit élevé, d'où il descendra le soir, pour aller dans la plaine ou la vallée, chercher une nourriture plus abondante.

Nous avons en Corse, comme ailleurs « la croule », c'est-à-dire la descente au crépuscule du soir, et la montée à l'aube, pendant huit à dix minutes.

Le vol de la bécasse le soir, est rapide comme l'éclair, mais le matin, lorsqu'elle remonte, son vol est assez lourd et on la tue facilement.

Lorsque la bécasse descendue le

soir pour verroter, est surprise dans la plaine, au moment de remonter, par une bourrasque, un grand vent, une pluie violente, elle y séjourne jusqu'au lendemain matin, à moins que les mêmes causes ne la forcent à y prolonger son séjour.

Il m'est arrivé à la suite d'un ouragan, d'en trouver plusieurs, réunies dans un très petit espace, bien abrité.

Il arrive aussi quelquefois, que la bécasse s'oublie, en trouvant le matin une nourriture abondante, et, qu'elle est surprise par le jour dans la plaine. Celle-là aussi, ne remontera que le lendemain matin.

Dans le courant de l'hiver, il survient des périodes plus ou moins longues de froids vifs, pendant lesquels, les flancs des montagnes sont gelés. Cherchez alors, les bécasses dans les vallées, dans les plaines de la côte orientale; vous en trouverez beaucoup, un peu partout, mais surtout dans les bois des parties maréca-

geuses, dans les broussailles, dans les lits des rivières ou torrents, dans les maquis et en général, dans les lieux abrités, ou elles trouvent à verroter. Il en est de même lorsqu'il tombe de la neige dans les montagnes.

Par exemple, si, comme dans l'hiver de la présente année 1891, toute la superfice de l'île, montagnes, plaines et vallées, disparaissaient sous le blanc manteau, la bécasse s'éclipse complètement. Elle va sans doute, au midi, à la recherche d'une terre plus hospitalière.

## LE MERLE, LA GRIVE

Ces oiseaux, dont les chasseurs ne s'occupent guère en France, méritent en Corse, qu'on étudie leurs habitudes.

L'étude des différentes espèces sédentaires ou de passage, nous entraînerait au delà des limites de ce travail.

Contentons-nous de dire, que ce gibier, des plus médiocres sur le continent, devient délicieux lorsqu'il a mangé les fruits sauvages des maquis, particulièrement la baie de myrthe et la baie d'arbousier.

Ceux qui ne mangent que des olives sont d'un goût inférieur.

La grande quantité de ces oiseaux, merles ou grives qui, sous le nom générique de merles corses, sont envoyés en France de novembre à février, sont pris au lacet. Le lacet en crin de cheval, qui est considéré en France comme un engin prohibé, est permis en Corse à toute personne munie d'un permis de chasse.

Malheureusement à ces lacets, ne se prennent pas seulement les merles et les grives, mais encore et en très grand nombre, des oiseaux insectivores, dont la destruction est très préjudiciable à l'agriculture. Ce côté de la question devrait attirer l'attention de l'autorité, dût même en souffrir le commerce des merles corses, qui est du reste, presque tout, entre les mains d'Italiens.

On chasse aussi le merle et la grive à l'affût, comme en Provence, mais sans le luxe d'appelant et de cabanons que se donnent les Marseillais, et avec plus de fruit.

Aux premières heures de la journée, et au coucher du soleil, les amateurs de ce genre de chasse, se placent dans des endroits spéciaux, cachés dans le maquis et devant un arbre dépouillé de ses feuilles et placé autant que possible sur la lisière.

Le merle et la grive avant de rejoindre la profondeur du maquis, pour la nuit, ou bien, le matin à l'heure où ils en sortent, arrivent sur cet arbre et sautillent de branche en branche.

C'est le moment de les tirer.

Quelques-uns de ces amateurs imitent le cri du merle, avec un petit appeau en fer blanc, qu'ils mettent dans leur bouche.

C'est le moyen d'en tuer davantage, lorsque l'imitation est parfaite.

Cet appeau est le thême de nombreuses plaisanteries. C'est à qui dira la sienne. Entr'autres anecdotes, les chasseurs de merles à Bastia, en racontent une assez comique:

Panetta et Finochio (prononcez Finokio) pour les appeler par leurs surnoms, deux petits vieux, le premier, rond de cuir dans une administration, l'autre petit propriétaire, avaient une égale passion pour la chasse aux merles.

A moins de mauvais temps, pendant la saison, il ne se passait pas de jours qu'à la fin de l'après-midi, ils n'allassent s'embusquer dans des endroits à eux connus, et où les merles abondaient.

Une foisplacés, l'appeau à la bouche, ils imitaient le cri du merle. Il paraît qu'ils étaient arrivés tous les deux, à une égale perfection dans cette imitation, mais ni l'un ni l'autre, ne voulait reconnaître le talent de son rival.

Ils en étaient très exaspérés l'un contre l'autre. *Panetta*, un jour au comble de la colère, avait traité *Finochio* de « chasseur de grenouilles »,

Une après-midi, parun temps calme, Panetta part d'un pied léger pour le maquis B..., où abonde le myrthe. Il se place dans un épais taillis et s'assied sur une grosse pierre, devant un grand châtaignier.

Il s'installe bien, charge son fusil. prend une bonne prise de tabac, et plaçantl'appeau entre ses lèvres, il se met à imiter le cri du merle: Quiou, quiou, quiou, quiou, quiou; aucun merle n'arrivait.

Quiou, quiou, quiou... Pan... un coup de fusil éclate à vingt mètres de lui, il pousse un cri terrible; sa joue, son nez, ses oreilles étaient criblés de petits plombs... Il bondit et voit *Finochio*, qui lui aussi, avait fait un saut en entendant crier, et dont le fusil fumait encore.

— Tu vois bien, lui cria Panetta tout fier de cette démonstration... Il en avait oublié ses blessures.

Les merles et les grives, arrivent en Corse en octobre et au commencement de novembre. Vers cette époque, lorsque, à la tombée de la nuit, le ciel est nuageux, que les vents du Nord, de l'Est ou même du Sud-Est soufflent, si vous êtes sur un des points de la côte orientale, vous entendrez audessus de votre tête, les cris de ces oiseaux, qui abordent en troupes nombreuses.

Leur arrivée commence vers neuf heures et dure une heure ou deux, ce qui amène à croire qu'ils ont quitté la terre ferme à la tombée de la nuit.

Les marchands de gibier commencent à envoyer des merles corses en France au commencement de novembre. A cette époque, cet oiseau ne vaut rien.

Ce n'est que vers le 15 janvier, après un assez long séjour dans l'île, qu'il a acquis toute sa saveur. Ce n'est donc qu'à cette époque qu'il doit figurer sur la table d'un vrai connaisseur.

Les meilleurs merles sont ceux des environs d'Ajaccio, ceux des environs d'Aleria et de Ghisonaccia, sur la côte orientale. Ils trouvent en abondance dans ces contrées, la baie de myrthe, plus rare dans les autres parties de la Corse.

#### LA CHASSE AU MARAIS

Toute la côte orientale de Bastia à Solenzara n'est qu'un vaste marais, ou plutôt une suite de marais, dont la largeur varie entre cent et cinq cents mètres environ.

Ces marais sont reliés entre eux par des passages souvent cachés sous de hautes herbes et sont limités par des berges, que l'on ne distingue pas toujours à première vue.

Il serait dangereux de s'y aventurer sans guide.

Ils sont très pittoresques, tout parsemés de petits bois d'aulnes et de tamarins, dans lesquels il ne faut pénétrer qu'avec précaution, car ils recèlent souvent des fondrières très profondes.

Lorsque les bestiaux y ont pâturé tout l'été, et que le sol en est à peu près sec, on peut y entrer et les parcourir en tous sens, mais, dans le cas contraire, il naît entre les arbres des quantités de ronces et de lianes, qui les rendent tout à fait impénétrables.

Vous aurez toujours la ressource d'y faire entrer votre chien, qui en délogera le gibier et, si vous avez un compagnon de chasse, vous le placerez sur la lisière opposée à celle où vous êtes vous-même, et, en marchant tous les deux dans le même sens et à la même hauteur, vous tirerez l'un ou l'autre, presque toutes les pièces que votre chien aura fait lever.

Les bécasses, à leur arrivée, séjournent un jour ou deux dans ces bois marécageux.

Celles qui passent l'hiver en Corse, y reviennent lorsque les montagnes se couvrent de neige, ou, lorsque la gelée durcit la terre.

Les bécassines râles et la sauvagine, en général, y arrivent au commencement de novembre.

La physionomie des marais de la

côte orientale change à chaque pas. Tantôt on se trouve dans une véritable forêt de roseaux, au milieu de laquelle les allées et venues des chasseurs ont tracé des sentiers. Cent mètres plus loin, vous vous trouvez au milieu de bouquets de joncs, vous marchez encore et vous rencontrez une aulnaie.

Il pourra vous arriver de tirer vingt coups de fusil, dans un marais de deux cents mètres carrés, de rencontrer ensuite des bois impénétrables et de faire un kilomètre sans décharger votre arme.

Il est assez rare que vous puissiez tirer des canards sauvages pendant la journée.

Il y a beaucoup de canards dans les étangs de la côte orientale. On ne doit guère espérer les aborder qu'en battue, comme il sera expliqué plus loin.

Pendant la partie la plus froide de l'hiver, on peut les tirer le soir, au crépuscule et même à nuit close pendant une demi-heure.

Vous vous placez un peu avant le crépuscule, au point où un des nombreux torrents déversent leurs eaux dans la mer ou dans un des étangs, en faisant face à la mer ou à l'étang, votre chien couché près de vous.

Bientôt un bruissement d'ailes, comme une rafale de vent, vous annonce que les canards approchent.

Ils viennent de la haute mer ou de l'étang, et vont se poser sur la côte. Vous choisissez pour tirer le moment où la bande se dessine en noire silhouette au-dessus de votre tête.

Cette chasse peut être aussi pratiquée sur la côte occidentale, à l'embouchure d'un des nombreux cours d'eau qui sillonnent les vallées.

Les battues dans les étangs sont très fructueuses. Il n'est pas rare que chaque chasseur tire deux cents coups de fusil et même davantage.

J'ai assisté à des battues aux canards

et aux macreuses, dans l'étang de Biguglia, près de Bastia.

Au jour dit et annoncé par les journaux de la ville, les chasseurs de toute condition louent des barques, s'ils n'en possèdent pas eux-mêmes, et se donnent rendez-vous à la maison des pêcheurs de l'étang, deux ou trois heures avant l'aurore.

Il y a à chaque battue de cinquante à cent barques montées chacune par un ou plusieurs chasseurs.

L'étang, dans sa forme irrégulière, dessine quatre grands golfes.

Il s'agit de barrer successivement chacun de ces golfes, en plaçant les barques en une seule ligne qui s'avancera lentement et chassera les oiseaux devant elle.

Les canards et les macreuses nageront vers la terre, jusqu'au moment où, acculés au rivage, ils prendront un grand parti, se lèveront successivement et traverseront; en volant, la ligne des barques. C'est le moment de la fusillade. Lorsque la ligne de barques a fait voler tout le gibier et qu'on n'en voit plus sur l'eau, on se dirige vers un autre golfe, où la manœuvre se reproduit exactement de la même manière.

Il estimprudent d'amener des chiens à ces battues, car, pour achever les oiseaux blessés, de nombreux coups de fusils se croisent à la surface de l'eau, et votre fidèle compagnon pourrait être victime de son ardeur à nager vers les oiseaux démontés.

Il y a aujourd'hui un chemin de fer qui dessert la côte orientale, et qui vous permettra de chasser an marais en habitant Bastia. Il y a des départs à la première heure matinale, et des trains à la fin de la journée pour le retour.

## LE GIBIER POIL

On chasse le lièvre, en Corse, la plupart du temps au chien d'arrêt, car il y a très peu de chiens courants dans l'île. Ceux que l'on y rencontre sont généralement des briquets de race italienne, dont le dressage est rarement parfait.

Il y a un très grand nombre de sangliers dans l'île. Les paysans les chassent d'une façon tout à fait primitive. Lorsqu'ils ont remarqué les habitudes d'un de ces animaux ou d'une famille de ces animaux, ils se réunissent en nombre suffisant pour enclore d'une ligne de tireurs le maquis où ils supposent qu'ils se trouvent.

Un d'eux y pénètre ensuite avec un chien habitué à cette chasse, un chien de berger souvent, et cherche à débusquer le gibier pour le rabattre sur la ligne des chasseurs.

Jamais, le sanglier corse blessé, ne revient sur le chasseur, comme en France. Il ne faudrait pas pour cela, vous risquer à mettre la main sur un sanglier qui ne serait pas mort, car il pourrait vous en cuire.

Il faut avoir soin de vous assurer qu'il n'est plus en état de se défendre et l'achever d'un ou de plusieurs coups de fusil.

J'arrive enfin au fameux mouflon. Je ne commettrai pas la tartarinade de vous raconter par le menu, la chasse de cet animal, par la bonne raison que je ne l'ai point faite, et qu'elle n'est pratiquée, du reste, que par les chasseurs des rares localités où se trouvent ces animaux.

Le mousson ne se rencontre plus en Corse que dans les très hautes montagnes de l'intérieur de l'île. Pour pouvoir vous en parler, j'ai demandé comment on le chassait, et voici les renseignements qui m'ont été donnés. Ce quadrupède a des habitudes que les montagnards connaissent d'une manière assez précise.

Sur les hauts plateaux, il y a des surfaces couvertes d'herbe, que le mousson va brouter de très grand matin.

Il s'agit de s'embusquer avant le jour, de manière à tirer ces animaux, lorsqu'ils y viennent à la première heure.

Il faut se mettre en marche, souvent au milieu de la nuit, pour arriver avant le jour à l'endroit où vous devez vous embusquer. Tout cela, dans l'espoir de tirer un coup, deux coups de fusil, au plus.

Cela ne m'a jamais tenté. Dans le cas où votre ardeur vous ferait passer sur ces inconvénients, en débarquant en Corse, vous vous renseignerez facilement sur les localités où vous pourrez vous livrer à ce sport très fatigant, et qui n'est, à proprement parler, qu'un exercice d'alpiniste, ayant comme but une chasse problématique.

### LE GUIDE

Dans la plupart des pays fréquentés par les touristes, c'est la rémunération en argent, plus ou moins forte, qui décide du plus ou moins de zèle, apporté dans leurs fonctions par les guides.

En Corse, la question est plus compliquée. Il pourra arrirer que votre guide refuse, avec obstination, toute rétribution et ne veuille vous accompagner que pour l'honneur, ou, pour tout autre mobile, dont vous ne vous rendrez bien compte, que lorsque vous aurez compris le caractère des habitants de l'île.

N'oubliezjamais que l'amour-propre, poussé à un degré excessif, domine tout autre sentiment chez la plupart des Corses. C'est l'amour-propre qui presque toujours, est la cause des attentats contre les personnes, qui commettent dans ce pays.

Tout Corse est, d'ailleurs, dominé par une pensée constante : celle de faire triompher son parti et, par le mot de parti, il faut entendre un syndicat d'intérêts et d'ambitions, personnifié par un chef influent, républicain ou conservateur. L'électeur est à la disposition complète de ce chef qui cherche à accaparer les faveurs gouvernementales, d'une façon avouée ou indirecte, en faveur de l'armée de ses partisans.

Le meilleur moyen d'être bien guidé en Corse, sera donc de vous faire recommander à une personne influente, qui vous adressera à ses amis de l'intérieur.

Il y a quelques années, vers la fin de novembre, ayant appris qu'on tuait beaucoup de bécasses à G..., sur la côte orientale, je partis immédiatement pour être de la fête.

J'allai à G... pour la première fois, et, dans ma précipitation, je négligeai

de me faire recommander par la famille de mon parent X..., membre du Parlement et chef de parti influent.

A peine arrivé, je demandai un guide; l'aubergiste m'en indiqua un et je vis s'avancer sur moi un grand diable appelé Pietro, qui se mit à ma disposition.

Je lui tendis ma cartouchière et mon carnier, mais il ne parut pas comprendre, et son regard, où on pouvait démêler un certain respect narquois, me fit comprendre que je devais me résigner à les porter moimême. Il alla prendre son fusil, et nous partîmes.

Je chassai plusieurs jours à G..., toujours accompagné par Pietro. Malgré tous mes efforts, la glace ne fut pas complètement rompue entre mon guide et moi. Il y avait, dans son attitude, le souci constant de ne pas être pris pour un subalterne.

Avant de retourner à Bastia, je lui payai la somme convenue, en me promettant bien, si je retournai dans la contrée, de prendre un autre guide.

Je retournai, l'année suivante, à G... J'y arrivai à 11 heures du matin et, après avoir déjeuné, j'allais m'occuper de chercher un guide parmi les noms que mes parents de Bastia m'avaient indiqués, lorsque Pietro se présenta avec un visible empressement. Il était allé déjà dans ma chambre prendre ma cartouchière et mon carnier, et paraissait tout heureux de m'accompagner.

Dans un français assez pur, il me dit qu'il avait préféré venir sans fusil pour mieux remarquer les remises, et pour ne se préoccuper que du succès de ma chasse. Il me fit tuer beaucoup de gibier, fut d'une prévenance excessive, bref, son empressement à m'être utile et agréable, fit un tel contraste avec son attitude de l'année précédente, que je ne pus m'empêcher de lui en demander la cause : J'ai appris que vous étiez parent de M. X..., me répondit-il, vous êtes un ami.

## LES RÉSERVES

Au commencement de cette étude, je disais que la réserve de chasse était presqu'inconnue en Corse. Il y a quelques grands domaines réservés, mais, les gardes, qu'y entretiennent leurs propriétaires, n'ont pas une besogne facile.

Le domaine de P..., appartenant à M. X..., d'une famille influente, est assez giboyeux. Mais il l'est d'une façon intermittente. Dans la saison de chasse qui précède une élection, les électeurs ne se gênent pas pour aller y braconner et ils le font ouvertement et impunément.

L'intérêt électoral en Corse, prime tout.

Du reste, le Corse en général, n'admet que difficilement, qu'une fois les récoltes enlevées, il lui soit interdit d'entrer et de chasser dans une propriété qui n'est pas sienne.

Les longues guerres que ces insulaires ont faites à leurs oppresseurs, leur ont laissé un caractère belliqueux et altier. Tout Corse est un guerrier. Il voyage la plupart du temps avec son fusil en bandoulière et trouve abusives toutes les restrictions apportées au droit de porter les armes et de s'en servir à l'occasion,

La gendarmerie fait des procès-verbaux et les tribunaux condamnent, mais avec une sévérité mitigée. On sent vaguement qu'ils ne donnent qu'une importance très relative aux délits de chasse et qu'ils ont d'autres chiens à fouetter.

Ils sont loin d'être, comme mon ami, le juge B..., d'un tribunal du Pas-de-Calais. Un chasseur intrépide, qui, pendant la saison de la chasse négligeait singulièrement Thémis pour Diane, et mettait sur les dents un

jeune avocat, juge suppléant, qui était obligé de le remplacer.

Il y avait à cette époque dans le nord de la France, une bande de malfaiteurs qui jetait la terreur dans les fermes et les maisons isolées. Elle était commandée par un nommé Carpentier, que les gendarmes ne pouvaient pas arriver à capturer.

Je rencontre un jour mon ami, le juge B.... Sa figure respirait une joie extraordinaire.

- Eh bien, me dit-il, il est pris.
- Qui ça, Carpentier?
- Eh non, Martin, le braconnier. Enfin, il est pris, ce gredin, ce scélérat. Nous allons lui faire son affaire.

Ce Martin était un paysan qui passait pour tuer le gibier des chasses fréquentées par mon ami, le juge B...

Le jour où Martin fut jugé, le magistrat fut exact à l'audience, et la condamnation fut si salée qu'il ne recommença pas ses exploits.

La rareté des réserves eût causé depuis longtemps la disparition du gibier sédentaire en Corse, comme dans certains départements du Midi, si les refuges impénétrables où il vit et se reproduit, ne l'avaient sauvé de la destruction.

Une grande partie de l'île est en effet, couverte de maquis.

Dans la moitié de ces fourrés, les arbustes sont si hauts et si serrés, et le sol, parsemé de rochers, dissimulés sous la verdure, si dangereux à parcourir, que les chasseurs ne s'y aventurent guère.

C'est à peine si quelques sentiers à peine visibles, et que ne connaissent que les bergers, permettent de le traverser.

La poursuite des chasseurs n'est, du reste, pas aisée dans un pays aussi accidenté et aussi peu sillonné de routes.

Les marais notamment, sont très périlleux.

Deux bons gendarmes ont été victimes, dans les marais de Bigughia, près Bastia, d'une aventure dont ils ne se sont pas vantés.

Ils passaient au petit trot de leur monture, sur la route nationale, qui longe la côte orientale, lorsque tout à coup, ils aperçoivent un chasseur qui, en les voyant, se dirige au pas de course vers les marais.

Ils le reconnaissent pour un braconnier de profession, nommé Brandizio, qui leur avait, maintes fois, échappé dans la montagne.

Cette fois-ci, ils le tiennent, c'est bien le diable, s'il gagne de vitesse leurs bons chevaux barbes, qu'ils lancent dans sa direction.

Brandizio continue à courir dans la direction des Pozzoli, marais très dangereux, en communication souterraine avec les eaux de l'étang voisin, et dont la surface est couverte d'un gazon vert tendre, sous lequel on ne devine pas l'abîme insondable.

Le braconnier décrit un petit crochet, il longe le marais sur une berge invisible, couverte de hautes herbes et rallentit son allure.

Tout à coup, deux cris terribles retentissent derrière lui. Ce sont les gendarmes qui sont arrivés à fond de train, et dont les chevaux empêtrés dans la vase, commencent à s'enfoncer. Ils en ont bientôt jusqu'au poitrail.

- Mettez vos fusils en travers, leur crie Braudizio et promettez-moi de ne pas verbaliser.
- Nous te promettons tout ce que tu voudras, mais tire-nous de là.

Couper deux grandes branches dans une aulnaie voisine, les tendre aux gendarmes, les ramener sur la terre ferme, fut pour le brave Brandizio l'affaire d'un instant.

A eux trois, ils parvinrent aussi à sauver les chevaux.

Brandizio continua à chasser sans permis.

Quant aux deux gendarmes, ils gardèrent rancune aux Pozzoli. Ils n'y revinrent plus.

## QUELQUES CONSEILS

Si, ami lecteur, vous allez faire un petit voyage cynégétique en Corse, vous trouverez dans les contrées que vous serez amenés à parcourir, des auberges où on vous donnera la nourriture et le logement.

Quelques-unes d'entre elles, sont passables, et en tenant compte de votre appétit de chasseur, les fricots qu'on vous y servira, ne vous paraîtront pas absolument mauvais.

Neanmoins, ne négligez jamais d'apporter avec vous une petite cantine, ou valise, dans laquelle vous aurez placé quelques provisions, conserves de viande, de poisson, de légumes. Vous ne le regretterez pas.

Ne comptez que sur vous, et ayez toujours, sous la main, de quoi faire plusieurs repas, dans le cas où vous ne trouveriez pas ce qui vous serait indispensable.

Ne comptez pas sur le hasard, car il ne vous arrivera pas souvent de voir votre déjeuner vous tomber du ciel, comme cela m'est arrivé littéralement il y a dix ans.

Je chassai aux environs de Bastia avec un ancien camarade de régiment Paul D..., au commencement d'octobre.

Nous étions partis de bon matin, avec l'intention de rentrer à la ville pour déjeuner, car nous craignions de céder à la tentation de faire la sieste aux heures chaudes de la journée.

Vers onze heures, nous rencontrâmes un fort passage de cailles et, le plaisir de remplir notre carnassière, fit oublier que nous avions le ventre vide.

Lorsque nous pensâmes au déjeuner, nous étions fort éloignés de notre voiture, et il fallut se rendre à l'auberge la plus voisine, pour y acheter quelques vivres. On ne put nous y donner que du pain, du vin et un morceau de fromage du pays. Il fallut bien nous en contenter et, munis de nos maigres provisions, nous reprîmes le chemin de notre terrain de chasse.

Assis sur le bord d'un fossé, à l'ombre d'un grand olivier, nous avions commencé notre frugal repas, lorsque Paul me fit remarquer qu'un oiseau de couleur blanche, planait au-dessus de notre tête. C'était un aigle de mer qui venait de l'étang de Biguglia, près duquel nous nous trouvions.

Je l'examinai attentivement. Il me sembla tenir, dans ses serres, un objet assez volumineux, dont je ne distinguai pas tout d'abord la nature.

Voulant en avoir le cœur net, je pris mon fusil, je le chargeai avec deux cartouches n° 4, et ayant bien ajusté l'aigle, je fis feu.

Il tomba lourdement à nos pieds. Il tenait dans ses serres une grosse anguille, dont la vue nous donna une fort agréable émotion. Elle fut, incontinent, coupée en morceaux, enfilée dans une branche de myrthe, grillée et dévorée.

Je vous donnerai aussi le conseil de ne pas manifester trop l'étonnement que pourront produire sur vous, des mœurs un peu primitives.

N'oubliez pas que la Corse, isolée par sa position géographique, longtemps privée de voies de communication, n'a pu progresser dans la même mesure que la France continentale.

Elle a gardé une partie de ses vieux préjugés, ses mœurs un peu rudes, mais elle fait de grands efforts dans la voie du progrès.

Le chemin de fer aidant, ainsi que la fécondité de son sol etl'intelligence de ses habitants, elle ne tardera pas à développer ses richesses naturelles.

Mon ami Paul ne ménageait pas ses sarcasmes, lorsqu'il était question entre nous de ce qu'il avait remarqué d'extraordinaire au cours de nos pérégrinations.

Nous nous trouvions, un mois après

le déjeuner à l'Anguille, à cinquante kilomètres de Bastia, dans une région montagneuse de la côte occidentale, à C...

Nous y avions déjà séjourné plusieurs jours; les quelques paysans de la localité, avaient été remplis de prévenance pour nous. Un d'eux, nommé Stefano, nous rendait mille petits services, mais d'une façon intermittente. Il disparaissait souvent, puis nous rejoignait dans la montagne, au cours de nos excursions, pour nous indiquer la remise d'une compagnie de perdrix, nous montrer une source.

Un matin, nous avions reçu de Bastia, un journal où il était question de la chasse que livrait la brigade de gendarmerie de F...., à un bandit de la région où nous nous trouvions. Nous nous mîmes en route, comme d'habitude et vers onze heures, nous étant airêtés près d'une source pour déjeuner, nous fûmes rejoints par notre ami Stefano.

Paul, se mit à déblatérer sur les

mœurs étranges de la Corse, où tout le monde ou à peu près, recélait les bandits, lesquels bandits, trouvaient dans l'appui des populations qui les nourrissaient et au besoin les couchaient, la force morale et l'appui matériel pour tenir la loi en échec.

Je commençai à m'alarmer des appréciations de mon ami, mais un regard jeté sur Stefano qui sourdait doucement et dont la figure respirait la plus grande placidité, me rassura complètement. Je m'amusai à renchérir encore sur les injures que Paul lança à la Corse et à ses habitants, que nous traitâmes de sauvages, de Canaques et autres appellations peu flatteuses.

Stefano ne tarda pas à nous quitter après nous avoir cordialement serré la main à tous les deux.

— Quel brave garçon, que ce Stefano, me dit Paul, en voilà un au moins, dont j'emporterai un bon souvenir.

Je ne pus réprimer un grand éclat de rire. Stefano, notre ami Stefano, lui répondis-je, est le terrible bandit, dont les hauts faits, t'ont tant échauffé la bile depuis ce matin. C'est de lui que parle le journal.

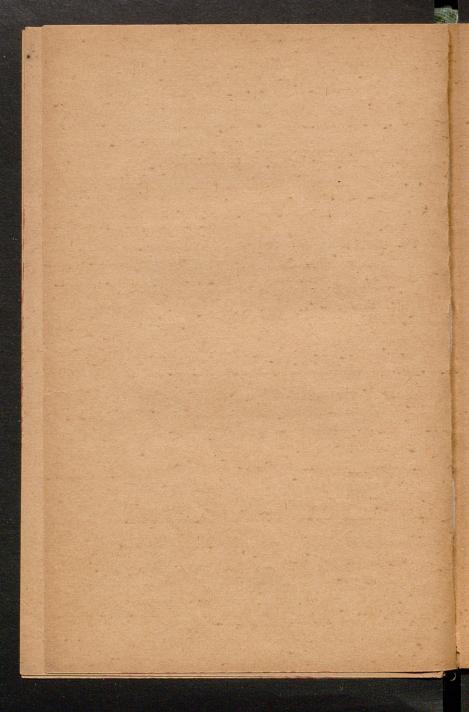
Paul était anéanti. Depuis ce jour-là, lorsqu'il était question de bandits, il changeait de conversation.

De plus, lorsque nous rencontrions un paysan qui lui était inconnu, ses yeux me fixaient avec un certain effarement comique et semblaient me dire: « N'est-ce pas un bandit? »



# TABLE DES MATIÈRES

Aperçu Général	. 5
La Perdrix, la Caille	. 16
La Bécasse	26
Le Merle, la Grive	
La Chasse au Marais	
Le Gibier Poil	
Le Guide	
Les Réserves	
Quelques Conseils	



ACHEVÉ D'IMPRIMER

Le 25 Juillet 1891

SUR LES PRESSES DE PAIRAULT ET C'e

A PARIS



